

## Kolo

Dans mon enfance, je voyais mes parents comme les rois de la fête. Ils géraient la discothèque au quotidien, mais en parallèle de leur activité nocturne, ils organisaient, sous de grands chapiteaux, d'immenses réunions de famille, des mariages ou des banquets. Au cours de ces manifestations, la musique disco n'avait pas sa place ; tout était alors affaire de tradition. Les fêtes en Yougoslavie sont des moments privilégiés où les familles, les amis se retrouvent dans un cadre ancestral tant au niveau de la musique qu'au niveau de la gastronomie. Par exemple, en Yougoslavie, un mariage dure trois jours. Ce sont trois journées de festivités ininterrompues. De grandes tables sont installées dans la cour de la maison de l'hôte. On mange, on boit, tout le village est invité. Pour l'occasion, on convie des musiciens tziganes. Les groupes issus de la communauté gitane sont extrêmement populaires dans l'ex-Yougoslavie. Les Tziganes se voient confier la lourde charge d'entretenir l'ambiance. Formations et orchestres se relaient et jouent pendant les trois journées de la fête. Les convives happés par l'ambiance chantent, dansent, boivent et dévorent à pleines dents des portions de cochon de lait grillé accompagné, comme il se doit, de chou râpé ; un plat incontournable en Serbie. La cuisine de mon enfance, à base de viande de porc, de chou et de pommes de terre grillées, ressemblait à s'y méprendre à la cuisine alsacienne. Je garde un merveilleux souvenir des festivités organisées par mes parents. Je me souviens de l'ambiance débridée régnant sous les grands chapiteaux. Je revois ces gens de tout âge entonnant en chœur des airs traditionnels, buvant sec et cassant des verres à qui mieux mieux. Les Serbes, comme tous les Yougoslaves, aiment faire la fête en famille ou entre amis. Ils vivent ces moments de convivialité comme des instants d'exception où seule la joie de vivre doit avoir droit de cité. S'il est un moment au cours d'une fête que les Serbes, jeunes ou vieux, ne rateraient sous aucun prétexte, c'est celui où résonnent les premières notes du Kolo. Parler du Kolo, c'est évoquer une véritable institution, une danse que les petits et les grands, partout dans les Balkans, pratiquent avec le plus grand plaisir. Quand retentissent les premiers accords de l'accordéon diatonique, chacun se lève et rejoint la piste. Les danseurs, hommes et femmes confondus, se tiennent par les mains, les bras tendus vers le sol ou entourant la taille de leurs partenaires directs. On danse le Kolo en cercle ou en formant une chaîne. La musique, généralement jouée sur un accordéon, imprime un rythme à la fois trépidant et entraînant. Le haut du corps des danseurs demeure impassible ; tout se passe sous la taille. Les pas du Kolo sont d'apparence simple — un pas à droite, trois sur place vers le centre de la ronde, un pas vers la gauche, puis de nouveau trois sur place vers le centre de la ronde et ainsi de suite —, mais les danseurs expérimentés, entraînés par le rythme syncopé et rapide de la musique, parviennent à en faire une danse hypnotique et endiablée. On assiste parfois à des prouesses d'agilité qui forcent l'admiration. Les non-initiés risquent, au contraire, de s'y perdre tant cette ronde au rythme décalé et sans aucun temps mort donne le tournis. Les spectateurs faisant cercle autour des danseurs ne sont pas en reste ; ils ponctuent les accents aigus de la musique du Kolo en frappant dans leurs mains, en sifflant ou en lançant des cris tonitruants. Tout concourt à faire de cette danse un moment unique, le sommet d'une fête. Danser le Kolo, c'est aussi relever un défi physique ; les danseurs sont continuellement en mouvement et le

rythme ne faiblit jamais. Le Kolo doit durer le plus longtemps possible. Au moment où retentit la dernière note, les danseurs essoufflés, mais ravis s'empressent de boire un verre ou deux. Une fois désaltérés, les yeux encore pétillants de bonheur, les convives regagnent leur table ou, gagnés par l'euphorie du moment, se précipitent à nouveau sur la piste de danse : le secret d'une fête réussie ! Le Kolo est enseigné à l'école dès le plus jeune âge. En le dansant, enfants, parents et grands-parents participent à la survivance et à la transmission d'une tradition ancestrale. Moi-même, à l'invitation d'une copine membre d'un groupe de Kolo, j'ai voulu m'initier à cette danse. Je devais avoir dans les sept ou huit ans. Je n'avais rien dit à mes parents. En ce temps, ils me laissaient libre de sortir. Tout le monde se connaissait dans le village. La confiance régnait entre les habitants. Dès le premier cours, j'ai été subjuguée. J'ai adoré danser le Kolo !

Lorsque j'étais enfant, je trouvais que mon père était peu présent auprès de nous. Il tombait du lit le plus souvent sur les coups de 11 h du matin. Ma mère se plaignait souvent de ce réveil tardif. Elle prétextait que l'irruption de son mari au sein de la cellule familiale à une heure incongrue avait pour effet de décaler et de perturber l'organisation de toute la famille. Aujourd'hui, avec le recul, je prends conscience de la brièveté des nuits de mon père. Il se couchait au petit matin vers 5 h ou 6 h après avoir assuré la fermeture de la boîte de nuit. D'un jour à l'autre, il se reposait tout au plus pendant 5 ou 6 heures. Vivre en décalé, travailler quand le commun des mortels s'abandonne dans les bras de Morphée, s'endormir à l'heure où le soleil se lève constitue une épreuve à la fois pour le corps et pour l'esprit. Généralement, mon père avait besoin d'une petite heure pour émerger comme on dit couramment. Il avalait un café, puis il redevenait le gérant du night-club. Son esprit établissait alors le lien entre la nuit passée et celle à venir. Il était parmi nous, mais il se projetait déjà sur le réapprovisionnement du bar ; rien ne devrait manquer le soir venu. Dès qu'il avait retrouvé tous ses esprits, mon père descendait à la discothèque pour ranger le bar, faire l'inventaire et préparer sa commande de réassort, puis il se rendait chez son fournisseur attitré qui n'était autre que Mićko, son demi-frère. Je me souviens avoir souvent accompagné mon père dans son escapade quotidienne. Mon oncle tenait une boutique comme il ne doit plus en exister beaucoup de nos jours. Son domicile et son lieu de travail ne faisaient qu'un. Devant sa maison on trouvait un petit entrepôt faisant également office de magasin. Mićko pratiquait, à la fois, la vente au détail pour les particuliers et la vente en gros ou demi-gros pour les débits de boissons. Je me remémore mon oncle comme d'un homme au caractère sanguin. Je le connaissais en fait très peu. Je crois que je le craignais et qu'il me faisait un peu peur, très certainement en raison de son physique imposant. Ses sautes d'humeur étaient fréquentes. Sur l'instant, il pouvait se montrer irascible et désagréable avec moi, et puis l'instant d'après, il se faisait doux comme un agneau. Je me souviens qu'il me donnait des bonbons et, à ma grande surprise, il m'appelait Sofija et non Sofi ! Ma mère se plaignait de voir son mari s'éclipser à la mi-journée. Elle devait préparer le repas de la famille et j'imagine qu'elle n'appréciait guère d'être soumise au bon vouloir de son mari et à ses discussions avec son demi-frère. Il faut savoir que les horaires des repas en Yougoslavie sont sensiblement différents de ceux que nous avons l'habitude de suivre en France. Sur les coups de 11 h, on s'attable pour une collation pouvant s'apparenter à un brunch. On mange du pain, du jambon, des œufs, un repas finalement assez copieux. Le repas de la mi-journée s'en trouve, de fait, décalé aux environs de 15 h 30. Il en va de même pour le dîner qui est servi en début de soirée. Ma mère n'étant pas serbe, exigeait des membres de sa famille qu'ils se conforment au

rythme des repas à la française, c'est-à-dire que nous prenions le petit-déjeuner le matin, le déjeuner à midi et le dîner en fin de journée. Bon gré mal gré, mon père s'était plié, dans le principe, à la volonté de son épouse, mais dans les faits, notre mère se voyait contrainte de patienter et d'attendre le retour de son mari avant de passer à table. Par la force des choses, nous déjeunions un peu plus tard que ma mère ne l'aurait voulu, mais au moins, nous étions tous réunis autour de la table pour partager notre repas. Ensuite, en début d'après-midi, nous passions un peu de temps avec notre père et ses parents, le plus souvent pour prendre le café. Je garde le souvenir de moments de grande convivialité partagés entre parents, enfants et grands-parents. Le café tel que le boivent les Serbes est un lointain héritage de la présence ottomane en Europe. Le café turc avec son marc en fond de tasse se boit, accompagné, comme le veut la tradition, d'un verre d'eau. Je revois ma grand-mère disposant sur un plateau un pot de marmelade maison ou un gâteau très sucré, une sorte de loukoum, encore une tradition héritée des Turcs. On croque dans le gâteau et on boit aussitôt son café. Le mélange s'en trouve naturellement sucré. Ma grand-mère plaçait également sur le plateau une bouteille de schnaps, un breuvage ayant, selon la tradition familiale, pour vertu d'ouvrir l'appétit en début de repas ou de clôturer, comme il se devait, les agapes au moment du café. Après ce temps d'échange avec ses parents, mon père quittait la maison pour rejoindre ses copains, une manière de vivre propre à la communauté serbe. En ce temps, les hommes se retrouvaient entre eux dans les cafés pour palabrer pendant des heures et disputer d'interminables parties d'échecs. Lorsqu'il se trouvait à la maison, mon père n'assurait aucune tâche ménagère, mais il savait se montrer prévenant envers sa femme et ses filles. Il avait toujours un petit mot gentil. Il me demandait comment j'allais et il s'intéressait à ce que j'allais faire au cours de la journée.

Ma mère, quant à elle, avait fort à faire entre le nettoyage de la discothèque, l'entretien de sa maison et ses quatre enfants. Tout au long de la semaine, elle se couchait à un horaire que l'on pourrait qualifier de normal ou de commun. Sur les coups de 23 h, après avoir salué les habitués, elle quittait la discothèque pour se mettre au lit. Le samedi, le soir de la semaine où le night-club faisait le plein, elle tenait son rôle d'hôtesse jusqu'à environ 4 ou 5 heures du matin. Tous les jours, le dimanche y compris, notre mère s'occupait de nous, comme le font la plupart des mamans. Elle préparait notre petit-déjeuner et s'assurait que notre toilette avait été faite dans les règles. Ensuite, notre grand-mère prenait le relais le temps que ma mère procède au nettoyage de la discothèque. Je me souviens lui avoir parfois apporté mon aide. J'avais ainsi l'occasion de passer du temps avec Zeka le disc-jockey. Après le déjeuner, mes petites sœurs s'assoupissaient le temps d'une sieste. Mes grands-parents observaient également ce rituel quotidien. En milieu d'après-midi, notre mère profitait d'un peu de temps libre. Elle avait su, malgré la barrière de la langue, lier des amitiés et entretenir une véritable vie sociale. Elle fréquentait la coiffeuse et une couturière, deux personnes devenues, au fil du temps, des amies. Les trois femmes partageaient les mêmes centres d'intérêt. Ma mère est italienne. Elle appartient à une nation où l'élégance et la mode occupent une place importante. Il lui fallait en toute occasion être élégante et propre, porter des chaussures bien cirées ; des chaussures italiennes en cuir, comme il se doit. Dans la branche de sa famille, on était cordonnier de père en fils. Ma mère, depuis sa plus tendre enfance, voue un culte quasi mystique à la chaussure italienne et, d'une manière générale, à la mode. Mon oncle Lorenzo, à l'époque où il travaillait en Suisse, percevait un très bon salaire. En fils reconnaissant, il mettait un point d'honneur à faire profiter ses parents

de l'argent qu'il gagnait, notamment en leur permettant de voyager. Grâce à mon oncle, mes grands-parents italiens eurent la possibilité de se rendre régulièrement dans leur pays d'origine par le train, mais également en Yougoslavie par les airs. À l'occasion de leurs visites, ma grand-mère — Mama Karolina — amenait à sa fille les magazines de mode de l'Hexagone. Ma mère suivait avec le plus grand intérêt les tendances de la mode de Paris. Pour prendre un raccourci, peut-être hasardeux, je dirais que ma mère jouait, avant l'heure, le rôle d'influenceuse. En tant que femme toujours apprêtée avec goût, ma mère faisait figure de modèle pour ses copines et en règle générale pour toutes les jeunes femmes de la région. Son amie coiffeuse dressait sur sa tête les coupes de cheveux dernier cri, coupes qui rapidement devenaient incontournables pour toutes les élégantes. Ma mère profitait également des visites de notre grand-mère pour passer commande auprès de cette dernière de coupons de tissu. Ma mère savait parfaitement tailler, assembler et coudre des vêtements, mais elle s'en remettait toutefois à son amie couturière pour confectionner des vêtements selon des dessins et des patrons qu'elle avait soigneusement élaborés. Peut-être ma mère n'avait-elle pas la dextérité suffisante ou tout simplement pas assez de temps pour donner vie à tous ses projets ?

Je ne sais pas combien de robes notre mère a pu confectionner pour sa tribu. Je garde le souvenir d'interminables séances d'essayage. Comme le voulait l'usage à cette époque, notre mère nous habillait toutes les trois de manière rigoureusement semblable. Nous étions affublées des mêmes robes avec des volants identiques. Aux yeux de notre mère, ce mimétisme revêtait une grande importance ; nous arpentions les rues de notre village comme s'il s'agissait d'une parade. Habiller les enfants de manière identique est une pratique aujourd'hui, le plus souvent révolue. Par contre, quand vint pour nous l'heure de fréquenter les bancs de l'école, notre mère s'appliqua à nous différencier des autres enfants. En ce temps, dans l'ex-Yougoslavie, pays d'obédience communiste, tous les élèves portaient la même tenue, une sorte d'uniforme ayant pour principale fonction de prôner l'égalité des enfants entre eux. Comme toutes les filles, chaque matin, j'enfilais un tablier bleu assorti d'une collerette blanche. Ma mère, par l'intermédiaire de ma grand-mère italienne, faisait spécialement venir de France des collerettes de toute beauté. Ma collerette était blanche comme l'exigeait le règlement de l'école, mais dans sa forme et dans son aspect, cet élément vestimentaire rehaussé de nœuds et autres fanfreluches, marquait clairement notre différence.